

« New Yorker New Yorker ! »

Au « New Yorker », on ne dit pas « dessinateur » mais « artiste », on ne dit pas « journaliste » mais « écrivain ». Peut-être est-ce l'un des secrets de ce magazine mythique qu'on découvre dans quatre livres qui font pousser des cris de joie !

C'était son rêve, à Sempé, lorsque, à 17 ans, il était employé chez un courtier en vins à Bordeaux, de travailler pour le « New Yorker ». C'est un rêve pour le lecteur de découvrir les cent une couvertures qu'il a dessinées entre 1978 et aujourd'hui, réunies avec des dizaines d'inédits dans un somptueux livre conçu par sa complice et galeriste Martine Gossieaux. Sempé est prolifique et taiseux, d'où le bonheur de lire une interview dans laquelle il parle avec une humilité de Petit Nicolas de ses joies et de ses angoisses américaines. On ne va pas raconter ses dessins, juste dire que c'est un Sempé en couleurs qui se révèle au travers d'aquarelles, gouaches et pastels, et que New York va très bien à son trait de génie. Ce n'est pas le satiriste de « Paris Match », c'est le champion du monde de l'évocation et de l'ellipse.

Sempé possède l'art de montrer l'homme tout petit dans un décor immense, et il y a quelque chose d'existentiel dans ces ambiances qui vaut tous les traités de philo. Mieux,

cet homme sait dessiner la joie, ce sentiment fugace et grisant qu'on est le roi du monde, comme ce petit garçon aux anges, perché sur une branche, ou ce monsieur qui donne un coup de pied dans un tas de feuilles mortes. Comment dire cette sensation soudaine qu'on a d'être vivant, en harmonie avec le monde ? Comment rendre la mélancolie qui étreint dans le même élan que la gaieté parce que tout a une fin ? Sempé sait tout cela. C'est en souriant aux anges qu'on regarde pendant des heures ces musiciens et ces cyclistes, ces chats et même une poule (un journal capable de mettre une poule en couverture parce qu'elle est chouette, c'est insensé autant qu'essentiel).

Chapeau aussi à Jean-Loup Chifflet à qui « le "nonsense" a donné un sens à sa vie »

et qui continue son grand bonhomme de chemin de traduction des dessins du « New Yorker ». Cette année, le thème, ce sont les écrivains qui ont des états

Sempé
à New York,
en 1984.

d'âme, les éditeurs de chiffres plutôt qu'éditeurs de lettres, les critiques qui n'aiment que les écrivains morts, et les quelques rares lecteurs, quasi préhistoriques, de vraie littérature. On se gondole. Du bonheur à l'état pur. **Et, en guise de happy end, deux pépites que ces nouvelles publiées dans le « New Yorker » en 2008.**

David Grann est la preuve en chair et en style que les journalistes du « New Yorker » sont bien des écrivains. Le « Caméléon » est un mystificateur de génie qui, du haut de ses 30 ans et des poussières, fait croire qu'il est un ado en difficulté. Après avoir interprété des dizaines de rôles, imposture ultime : il se fait passer pour un jeune Américain disparu il y a des années. Le retour du fils prodigue tourne au psychodrame, avec ecchymoses et cocaïne. Et le « Caméléon » n'en peut plus de n'être personne... Plus glaçante est l'histoire de ce meurtre non résolu d'un publicitaire polonais. L'enquête patine jusqu'à ce qu'un détective acharné trouve les clés du meurtre dans un roman... Génial et vertigineux.

OLIVIA DE LAMBERTERIE

■ « Sempé à New York » (Denoël/Martine Gossieaux, 320 p.) ; « The New Yorker », l'humour des livres » (Les Arènes, 189 p.), de Jean-Loup Chifflet ; « Le Caméléon » et « Un crime parfait », de David Grann (Allia, 87 p. et 79 p.).

